LA MAIN.

On faisait cercle autour de M. Bermutier, juge d'instruction, qui donnait son avis sur l'affaire mystérieuse de Saint-Cloud. Depuis un mois, cet inexplicable crime affolait Paris. Personne n'y comprenait rien.

M. Bermutier, debout, le dos à la cheminée, parlait, assemblait les preuves, discutait les diverses opinions, mais ne concluait pas.

Plusieurs femmes s'étaient levées pour s'approcher et demeuraient debout, l'œil fixé sur la bouche rasée du magistrat d'où sortaient les paroles graves. Elles frissonnaient, vibraient, crispées par leur peur curieuse, par l'avide et insatiable besoin d'épouvante qui hante leur âme, les torture comme une faim.

Une d'elles, plus pâle que les autres, prononça pendant un silence :

—C'est affreux. Cela touche au "surnaturel". On ne saura jamais rien.

Le magistrat se tourna vers elle :

—Oui, madame, il est probable qu'on ne saura jamais rien. Quant au mot surnaturel que vous venez d'employer, il n'a rien à faire ici. Nous sommes en présence d'un crime fort habilement conçu, fort habilement exécuté, si bien enveloppé de mystère que nous ne pouvons le dégager des circonstances impénétrables qui l'entourent. Mais j'ai eu, moi, autrefois, à suivre une affaire où vraiment semblait se mêler quelque chose de fantastique. Il a fallu l'abandonner d'ailleurs, faute de moyens de l'éclaircir.

Plusieurs femmes prononcèrent en même temps, si vite que leur voix n'en firent qu'une :

—Oh ! dites-nous cela.

M. Bermutier sourit gravement, comme doit sourire un juge d'instruction. Il reprit :

—N'allez pas croire, au moins, que j'aie pu, même un instant, supposer en cette aventure, quelque chose de surhumain. Je ne crois qu'aux causes normales. Mais si, au lieu d'employer le mot "surnaturel" pour exprimer ce que nous ne comprenons pas, nous nous servions simplement du mot "inexplicable", cela vaudrait beaucoup mieux. En tout cas, dans l'affaire que je vais vous dire, ce sont surtout les circonstances environnantes, les circonstances préparatoires qui m'ont ému. Enfin, voici les faits :

J'étais alors juge d'instruction à Ajaccio, une petite ville blanche, couchée au bord d'un admirable golfe qu'entourent partout de hautes montagnes.

Ce que j'avais surtout à poursuivre là-bas, c'étaient les affaires de vendetta. Il y en a de superbes, de dramatiques au possible, de féroces, d'héroïques. Nous retrouvons là les plus beaux sujets de vengeance qu'on puisse rêver, les haines séculaires, apaisées un moment, jamais éteintes, les ruses abominables, les assassinats devenant des massacres et presque des actions glorieuses. Depuis deux ans je n'entendais parler que du prix du sang, que de ce terrible préjugé corse qui force à venger toute injure sur la personne qui l'a faite, sur ses descendants et ses proches. J'avais vu égorger des vieillards, des enfants, des cousins, j'avais la tête pleine de ces histoires.

Or, j'appris un jour qu'un Anglais venait de louer pour plusieurs années une petite villa au fond du golfe. Il avait amené avec lui un domestique français pris à Marseille en passant.

Bientôt tout le monde s'occupa de ce personnage singulier qui vivait seul dans sa demeure, ne sortant que pour chasser et pour pêcher. Il ne parlait à personne, ne venait jamais à la ville, et chaque matin, s'exerçait pendant une heure ou deux, à tirer au pistolet et à la carabine.

Des légendes se firent autour de lui. On prétendit que c'était un haut personnage fuyant sa patrie pour des raisons politiques ; puis on affirma qu'il se cachait après avoir commis un crime épouvantable. On citait même des circonstances particulièrement horribles.

Je voulus, en ma qualité de juge d'instruction, prendre quelques renseignements sur cet homme ; mais il me fut impossible de rien apprendre. Il se faisait appeler sir John Rowell.

Je me contentai donc de le surveiller de près ; mais on ne me signalait, en réalité, rien de suspect à son égard.

Cependant, comme les rumeurs sur son compte continuaient, grossissaient, devenaient générales, je résolus d'essayer de voir moi-même cet étranger, et je me mis à chasser régulièrement dans les environs de sa propriété.

J'attendis longtemps une occasion. Elle se présenta enfin sous la forme d'une perdrix que je tirai et que je tuai devant le nez de l'Anglais. Mon chien me la rapporta ; mais, prenant aussitôt le gibier, j'allai m'excuser de mon inconvenance et prier sir John Rowell d'accepter l'oiseau mort.

C'était un grand homme à cheveux rouges, à barbe rouge, très haut, très large, une sorte d'hercule placide et poli. Il n'avait rien de la raideur dite britannique et il me remercia vivement de ma délicatesse en un français accentué d'outre-Manche. Au bout d'un mois, nous avions causé ensemble cinq ou six fois.

Un soir enfin, comme je passais devant sa porte, je l'aperçus qui fumait sa pipe à cheval sur une chaise, dans son jardin. Je le saluai, et il m'invita à entrer pour boire un verre de bière. Je ne me le fis pas répéter.

Il me reçut avec toute la méticuleuse courtoisie anglaise, parla avec éloge de la France, de la Corse, déclara qu'il aimait beaucoup *cette* pays, et *cette* rivage.

Alors je lui posai, avec de grandes précautions et sous la forme d'un intérêt très vif, quelques questions sur sa vie, sur ses projets. Il répondit sans embarras, me raconta qu'il avait beaucoup voyagé, en Afrique, dans les Indes, en Amérique. Il ajouta en riant :

—J'avé eu bôcoup d'aventures, oh ! yes.

Puis je me remis à parler chasse, et il me donna des détails les plus curieux sur la chasse à l'hippopotame, au tigre, à l'éléphant et même la chasse au gorille.

Je dis :

—Tous ces animaux sont redoutables.

Il sourit :

—Oh ! nô, le plus mauvais c'été l'homme.

Il se mit à rire tout à fait, d'un bon rire de gros Anglais content :

—J'avé beaucoup chassé l'homme aussi.

Puis il parla d'armes, et il m'offrit d'entrer chez lui pour me montrer des fusils de divers systèmes.

Son salon était tendu de noir, de soie noire brodée d'or. De grandes fleurs jaunes couraient sur l'étoffe sombre, brillaient comme du feu.

Il annonça :

— C'été une drap japonaise.

Mais, au milieu du plus large panneau, une chose étrange me tira l'œil. Sur un carré de velours rouge, un objet noir se détachait. Je m'approchai : c'était une main, une main d'homme. Non pas une main de squelette, blanche et propre, mais une main noire, desséchée, avec les ongles jaunes, les muscles à nu et des traces de sang ancien, de sang pareil à une crasse, sur les os coupés net, comme d'un coup de hache, vers le milieu de l'avant-bras.

Autour du poignet, une énorme chaîne de fer, rivée, soudée à ce membre malpropre, l'attachait au mur par un anneau assez fort pour tenir un éléphant en laisse.

Je demandai :

—Qu'est-ce que cela ?

L'Anglais répondit tranquillement :

—C'été ma meilleur ennemi. Il vené d'Amérique. Il avé été fendu avec le sabre et arraché la peau avec une caillou coupante, et séché dans le soleil pendant huit jours. Aoh, très bonne pour moi, cette main.

Je touchai ce débris humain qui avait dû appartenir à un colosse. Les doigts, démesurément longs, étaient attachés par des tendons énormes que retenaient des lanières de peau par places. Cette main était affreuse à voir, écorchée ainsi ; elle faisait penser naturellement à quelque vengeance de sauvage.

Je dis :

—Cet homme devait être très fort.

L'Anglais prononça avec douceur :

—Aoh yes ; mais je été plus fort que lui. J'avé mis cette chaîne pour le tenir.

Je crus qu'il plaisantait. Je dis :

—Cette chaîne maintenant est bien inutile, la main ne se sauvera pas.

Sir John Rowell reprit gravement :

—Elle voulait toujours s'en aller. Cette chaîne était nécessaire.

D'un coup rapide j'interrogeai son visage, me demandant :

—Est-ce un fou, ou un mauvais plaisant ?

Mais la figure devenait impénétrable, tranquille et bienveillante. Je parlai d'autre chose et j'admirai les fusils.

Je remarquai cependant que trois revolvers chargés étaient posés sur les meubles comme si cet homme eût vécu dans la crainte constante d'une attaque.

Je revins plusieurs fois chez lui. Puis je n'y allais plus. On s'était accoutumé à sa présence ; il était devenu indifférent à tous.

* * *

Une année entière s'écoula. Or, un matin, vers la fin de novembre, mon domestique me réveilla en m'annonçant que sir John Rowell avait été assassiné dans la nuit.

Une demi-heure plus tard, je pénétrais dans la maison de l'Anglais avec le commissaire central et le capitaine de gendarmerie. Le valet, éperdu et désespéré, pleurait devant la porte. Je soupçonnai d'abord cet homme, mais il était innocent.

On ne put jamais trouver le coupable.

En entrant dans le salon de sir John, j'aperçus du premier coup d'œil le cadave étendu sur le dos, au milieu de la pièce.

Le gilet était déchiré, une manche arrachée pendait, tout annonçait qu'une lutte terrible avait eu lieu.

L'Anglais était mort étranglé ! Sa figure noire et gonflée, effrayante, semblait exprimer une épouvante abominable ; il tenait entre ses dents serrées quelque chose ; et le cou, percé de cinq trous qu'on aurait dit faits avec des pointes de fer, était couvert de sang.

Un médecin nous rejoignit. Il examina longtemps les traces des doigts dans la chair et prononça ces étranges paroles :

—On dirait qu'il a été étranglé par un squelette.

Un frisson me passa dans le dos, et je jetai les yeux sur le mur, à la place où j'avais vu jadis l'horrible main d'écorché. Elle n'y était plus. La chaîne, brisée, pendait.

Alors je me baissai vers le mort, et je trouvai dans sa bouche crispée un des doigts de cette main disparue, coupé ou plutôt scié par les dents juste à la deuxième phalange.

Puis on procéda aux constatations. On ne découvrit rien. Aucune porte n'avait été forcée, aucune fenêtre, aucun meuble. Les deux chiens de garde ne s'étaient pas réveillés.

Voici en quelques mots la déposition du domestique :

Depuis un mois, son maître semblait agité. Il avait reçu beaucoup de lettres, brûlées à mesure.

Souvent, prenant une cravache, dans une colère qui semblait de la démence, il avait frappé avec fureur cette main séchée, scellée au mur et enlevée, on ne sait comment, à l'heure même du crime.

Il se couchait fort tard et s'enfermait avec soin. Il avait toujours des armes à portée du bras. Souvent, la nuit, il parlait haut, comme s'il se fût querellé avec quelqu'un.

Cette nuit-là, par hasard, il n'avait fait aucun bruit, et c'est seulement en venant ouvrir les fenêtres que le serviteur avait trouvé sir John assassiné. Il ne soupçonnait personne.

Je communiquai ce que je savais du mort aux magistrats et aux officiers de la force publique, et on fit dans toute l'île une enquête minutieuse. On ne découvrit rien.

Or, une nuit, trois mois après le crime, j'eus un affreux cauchemar. Il me sembla que je voyais la main, l'horrible main, courir comme un scorpion ou comme une araignée le long de mes rideaux et de mes murs. Trois fois, je me réveillai, trois fois je me rendormis, trois fois je revis le hideux débris galoper autour de ma chambre en remuant les doigts comme des pattes.

Le lendemain, on me l'apporta, trouvée dans le cimetière, sur la tombe de sir John Rowell, enterré là ; car on n'avait pu découvrir sa famille. L'index manquait.

Voilà, mesdames, mon histoire. Je ne sais rien de plus.

* * *

Les femmes éperdues, étaient pâles, frissonnantes. Une d'elles s'écria :

—Mais ce n'est pas un dénouement cela, ni une explication ! Nous n'allons pas dormir si vous ne dites pas ce qui s'était passé, selon vous.

Le magistrat sourit avec sévérité :

—Oh ! moi, mesdames, je vais gâter, certes, vos rêves terribles. Je pense tout simplement que le légitime propriétaire de la main n'était pas mort, qu'il est venu la chercher avec celle qui lui restait. Mais je n'ai pu savoir comment il a fait, par exemple. C'est là une sorte de vendetta.

Une des femmes murmura :

—Non, ça ne doit pas être ainsi.

Et le juge d'instruction, souriant toujours, conclut :

—Je vous avais bien dit que mon explication ne vous irait pas.

GUY DE MAUPASSANT.

LES PIGEONS VOYAGEURS.

Ce n'est pas seulement en France que l'on s'occupe, pendant les manœuvres navales, des pigeons voyageurs. L'Italie fait en ce moment des expériences pour se rendre compte des services que peuvent rendre ces rapides messagers à la flotte en temps de guerre.

Le Ministre de la Marine avait donné l'ordre qu'un torpilleur de la Spezia fût spécialement affecté à ces expériences qui consistaient, comme celles des Français du reste, à assurer les communications entre les navires au large et divers points de la côte. Deux lâchers de pigeons ont été faits en pleine mer : l'un à 200 kilomètres de la Spezia, l'autre à 250 kilomètres du même port. On a obtenu, dans les deux cas, les résultats les plus satisfaisants, puisque tous les pigeons, sans exception, ont regagné leur colombier. Les 200 kilomètres ont été franchis en moins de trois heures, avec une vitesse moyenne de 67 kilomètres à l'heure.

Ces essais, dont l'importance est évidente, sont à signaler. Dans les luttes navales dont la Méditerranée sera le théâtre un jour ou l'autre, les flottes combattantes qui pourront communiquer du large avec les ports du continent au moyen des pigeons voyageurs en tireront d'utiles services, grâce à des applications multiples qu'il leur appartiendra de mettre en valeur.

Jusqu'à quelle distance, en mer, des pigeons bien entraînés et bien dressés relieront-ils les navires à la côte ? C'est le problème qu'on cherche aujourd'hui à résoudre dans toutes les puissances.

CONNAISSANCES UTILES.

Guérison des brûlures.—Les brûlures constituent un accident très fréquent et souvent très douloureux. Pour les guérir, il suffit, d'après M. Nodon, de plonger le plus vite possible la partie brûlée dans une solution de permanganate de potasse et de l'y laisser séjourner pendant un quart d'heure environ. La douleur cesse presque aussitôt et la plaie devient noire. Deux ou trois jours après le traitement, la brûlure a disparu et les tissus ont commencé à se régénérer.

Entretien des capotes de voitures.—Pour empêcher les capotes de voitures de se fendiller, il faut les enduire d'un peu d'huile de lin purifiée.

Pour éviter le rétrécissement des capotes en cuir et leur conserver la souplesse nécessaire, on peut les enduire de graisse pour chaussures.

Lavage des foulards de soie.—Les foulards de soie, très fragiles, se lavent difficilement. Il faut d'abord les savonner à froid, puis les rincer et les ressaver. D'autre part, on fait bouillir dans de l'eau autant de poignées de son qu'il y a de foulards à nettoyer, et on filtre au travers d'un linge. C'est dans ce liquide qu'on laisse tremper les foulards pendant quelques heures. Finalement on les presse et on les suspend. Il faut les repasser avant qu'ils ne soient complètement secs.

Chronique du chiffon.

C'est dès ce mois-ci, en Août, que pour nous, qui sommes dans les coulisses de la mode, se prépare le mouvement automnal. Nous assistons aux efforts, aux recherches, aux hésitations des princes de la couture qui, au lieu d'aller se promener dans nos villes d'eaux, la Baie St-Louis, la Passe Christian, Mandeville, dans les montagnes ou à la mer, méditent, ciseaux en main, devant les mannequins sur lesquels se drapent les tissus sacrifiés impitoyablement aux caprices de leur inspiration. Et l'on se cache les uns des autres, dans ce monde spécial ! Et l'on redoute les indiscrétions, les copies, les concurrences ! Et puis quand on a gagné des migraines et des insomnies à ces efforts de génie, arrivent les acheteurs étrangers et les acheteuses créoles qui font une moue dédaigneuse en disant : "La mode n'est pas heureuse cette année...." Et l'infortuné qui est l'auteur anonyme de cette "mode" s'entend malmener en son œuvre sans oser se défendre, car Sa Majesté la Mode, c'est convenu, est une élue de droit divin, éternellement jeune, se renouvelant sans cesse, sacrée, indiscutable, n'ayant eu d'autre commencement que la première feuille de figuier dont se para Eve, et ne devant avoir de fin qu'avec le dernier soupir de l'humanité.

Mondanités.

Il semblerait que nous soyons dans une moderne Thébaïde ! Les rues sont désertes, ou à peu près. Chacun reste dans ses cantonnements en attendant que l'atmosphère surchauffée par les rayons brûlants dont le soleil darde nous gratifier, devienne plus clémente. Les rares promeneurs qui s'accostent ont sur les lèvres une question qui commence à nous rompre les oreilles, c'est la question de la température, qui ne nous laisse ni trêve ni repos, et enlève parfois même le sommeil.

Capricieux, souvent quand on le cherche, le sommeil s'enfuit, et au lendemain d'une nuit passée à s'éventer, il n'est pas rare qu'on se lève d'assez méchante humeur et regrettant l'hiver avec son cortège de pluie, de neige et de bourrasques.

Il en est cependant de plus fortunés que nous, qui ont eu l'heureuse idée d'abandonner leurs somptueux salons de la ville, pour aller en trouver de plus vastes et plus beaux qui ont pour voûte le ciel, et pour tapis le gazon.

C'est de ceux-là qu'il faudra nous entretenir, car de leur côté seulement vient le bruit des fêtes.

M. M. J. Wellborn est parti mercredi pour New York.

Mlle Louise Chalaron est actuellement chez ses cousines, les demoiselles Chalaron, à la Baie St-Louis.

M. et Mme Richard McCall passent la saison à Blowing Rock, N. C.

Mlle Elodie Burthe et Mlle Lulu Hall étaient la semaine dernière chez Mme Louis Burthe, à Mandeville.

Mercredi, M. et Mme W. H. Matthews sont partis pour New York.

Après un séjour de deux mois dans sa ville natale, Mlle Jeanne Faure a regagné la semaine dernière, son home, à New York.

M. J. T. Commagère et son fils étaient au nombre des passagers du Louisiana qui, mercredi, a quitté le quai, pour se rendre à New York.

Venant de la Baie St-Louis, Mme S. Chalaron a fait un court séjour à la Nouvelle-Orléans, la semaine dernière.

M. et Mme Charles Labranche sont installés à Biloxi, Miss., pour la saison.

Mlle Blanche Augrain partira incessamment pour Mandeville, Lne, où l'attendent ses cousines, les demoiselles Hopkins.

M. et Mme Emile Lemarié font un séjour de quelques semaines, à Biloxi, Miss.

Samedi, Mlle Mathilde Théard qui avait passé plusieurs jours à la Nouvelle Orléans est repartie pour la Baie St-Louis.

Mme J. W. Tobin et son fils, M. John Tobin, sont à Warm Springs, Vie.

La réunion du Midsummer Afternoon Progressive Euchre a été tenue jeudi chez les demoiselles Bradway. Le premier prix a été gagné par Mme Bradway ; le second, par Mme Harvey, et le troisième, par Mme Soaite. Ces dames se réuniront jeudi prochain chez Mme Charles Holloway.

Mme Oriol et Mlle Marie Oriol sont chez Mme Charles LaBranche, à Biloxi, Miss.

M. Sidney Moreno est l'hôte de Mme S. Chalaron, à la Baie St-Louis.

Le départ de M. et Mme Branch K. Miller qui devait s'effectuer depuis le mois dernier a été retardé de quelques semaines. M. et Mme Miller passeront le reste de la saison au Nord.

Arrivés récemment de Lookout Mountain, Tenn., M. et Mme Robert C. Perkins.

M John G. Byrd était de passage à Mandeville, dimanche dernier.

Dimanche, M. et Mme Henri Burgard sont partis pour Dallas, Texas, où ils résideront pendant plusieurs mois.

M. et Mme Peter Stouse sont de retour de Biloxi, Miss.

M. et Mme Alfred J. Théard et leur intéressante petite famille, seront cette semaine les hôtes de M. et Mme Charles J. Théard, à la Baie St-Louis.

On nous annonce un mariage des plus sympathiques, celui de Mlle Charlotte Crawford avec M. Joseph Dheur, de l'Indiana, mariage qui sera célébré en octobre prochain.

M Fernand Cazenavette quitte la Nouvelle-Orléans aujourd'hui, pour se rendre à Chicago, Ill., où il passera quelques semaines.

C'est à Blue Summit, Pennsylvanie, que Mme Gilbert Green et son fils passent l'été.

M. et Mme Sam. Henderson Jr, sont partis mercredi pour New York.

Ce n'est pas sans un sentiment de vif regret que les amis de M. St-Denis Villeré apprendront qu'il va prochainement quitter la Nouvelle-Orléans pour aller s'établir à New York. Gradué du Tolane College, où son diplôme d'ingénieur lui fut conféré il y a peu de mois, le mérite incontesté de M. Villeré lui a valu un poste élevé qu'il va occuper dans la métropole.

M. Ludovic Lafargue était à Chinchuba, la semaine dernière.

On ne s'ennuie pas à la Baie St Louis, certes ; les fêtes succèdent aux fêtes presque sans interruption, si bien que l'on est tenté de donner le nom de Carnaval d'Été, à la saison courante. Samedi dernier, c'était chez Mme Fred Cook qu'avait lieu le cotillon dont on parlera longtemps. La maison était décorée de la plus jolie façon. Fleurs, lampions, plantes vertes, rien n'y manquait. Aux accords d'une musique charmante exécutée par un brass-band, on a dansé longtemps. Le cotillon était conduit par une des *Belles* de l'endroit, une ravissante et toute jeune fille, Mlle Thérèse Chalaron, et par M. Maurice Andry. Au nombre de ceux qui y ont pris part citerons Mlles Alice Lange, Coutanne et Florence Loeber, Marietta Wiltz, Louise, Thérèse et Jeanne Chalaron, Louise Cock, Lydia Wiltz, Laure Lanaux, Inès Pitard ; MM. Taylor Wood, Harry Lacey, Adolphe Wolfe, Tom Barr, Kock Chalaron, John Solari, Dr Fred. Loeber, William Palfrey, Joe Buddecke, Louis Wiltz, E Morphy, Hy. Prague Coleman, Tom Wiltz, E S. Airey, Maurice Andry, Sidney O'Donnell, William Richardson.

M. A. Mendès est actuellement à New York.

Mercredi, Mlle Hattie Person a regagné son domicile à Port Gibson, Miss.

Mme Will. Carter et Mlle Mercédès Fernandez sont arrivées de Asheville, Caroline du Nord.

Mlle Adélaïde Grima est de retour de Biloxi, où elle a fait un charmant séjour chez Mme P. A. Lelong.

M. Ralph H Healon qui est parti samedi pour Nashville, Tenn., se rendra de là à Take Springs, Ala.

Mme Théophile Prudhomme, dont le nom est synonyme de charité, a beaucoup aidé au succès de la fête.

Mme Henri Farjas passe quelque temps chez Mlle Musson, à Biloxi, Miss.

Mercredi, Mme Charles Gordon, qui avait fait un séjour de quelque durée à la Nouvelle-Orléans, est repartie pour Port Gibson.

Mlle Célestine Dolbonde est en visite chez des amies, à Mandeville.

A Mandeville, un des événements de la saison a été le concert donné samedi au profit de l'église.

Cette soirée, organisée par quelques dames dont les entreprises sont toujours couronnées de succès a eu lieu à Castle Hall, et tout le *high-life* de Mandeville, s'y trouvait réuni. Au programme, très attrayant, se trouvaient inscrits des noms très connus et on a applaudi avec enthousiasme plusieurs de nos talents locaux, Mme Seawell Ledbetter, Mme Witham ; Mlles Reine Barelli, A et B. Cooper, Bérénice Writh, Stella Merdale. C. A. Connelly, Alma Weilh, Blanche Lafferranderie, Marie Kaufman, Olympe Crozat, Barelli ; MM. Mengnier et Boudro sont de ceux qui avaient prêté leurs concours à cette fête qui a pleinement réussi. A la partie musicale s'ajoutaient des récitations et danses qui ont ravi les assistants.

Les tables chargées des mets les plus tentants et de délicieux rafraîchissements étaient présidées par Mme England et Mme Dyer, assistées de Mlles Barelli, Laferranderie, Quirk et Guyol. La salle avait été mise à la disposition de ces dames, par M. Gus. Dépré, de la Loge Pythias, qui s'est montré au cours de la soirée d'une libéralité dont lui savent gré les organisatrices de l'œuvre.

Mme Edouard May est de retour de Biloxi, Miss.

C'est à Greenville, Maine, que M. et Mme J. C. Lyons resteront jusqu'à la fin de la saison.

Mlle Josie Cottreaux partira dans le courant de la semaine pour la Passe, où elle est attendue chez M. et Mme Raulett.

Mlle Marie Brocard est en ce moment chez Mlle Louise Vallon, à Mandeville.

Ces jours passés, M. Harry Ferguson, venant de Biloxi, Miss., est arrivé en ville.

Parti pour New York, samedi, M. Chas A. Nippert, qui y restera quelque temps.

Mme J. C. Bach est partie lundi, pour Warrington, Vie.

C'est à Bowling Green, Ky., que Mme F. Camors et sa mère, Mme Rosa Reynoir, passeront l'été.

Mme Infante et Mlle Inez Infante, de l'avenue Esplanade, sont parties pour New York, lundi.

C'est avec plaisir que nous apprenons le rétablissement de M Henri Beauregard, dont la santé ébranlée par une chute causait quelque inquiétude à sa famille.

Mlle Marie Lemarié est en visite chez Mlle Corinne Montluzin, à la Baie St Louis.

Un *cruising party* qui promet du plaisir à pour organisateurs, les MM. Wilfred et Ernest Miltenberger et Frank Carroll. Il aura lieu la semaine prochaine ; de la Baie St Louis qui est le point de départ on fera escale dans toutes les villes environnantes. Ces messieurs vogueront pendant deux semaines.

M. Harry Baldwin est parti pour New York, lundi.

Le Rév. Matthew Brewster, de Grace Church et Mme Brewster sont repartis lundi, pour Saludia, Caroline du Nord.

Lundi M. et Mme John Robb sont partis pour Chicago, Ill.

Vus à la Rue St. Louis dimanche : MM. Maxime Thomas, Frank Carroll, Fred. Choppin, Wilfred Miltenberger, Tom Barr, Kock Chalaron, William Palfrey.

M. et Mme Thos McIlyman et leur sœur, Mlle Ida LaVillebeuve, sont partis lundi pour Niagara Falls, d'où ils iront au Canada.

Mme Mollie Moore Davis et sa petite Pearl font un séjour à Chinchuba.

MM. Bernard et Henri Dessommes sont les hôtes de M. et Mme Honoré Dessommes, à Mandeville.

Mercredi, M. Charles B. Thorn est arrivé de Narragansett Pier.

Mlles Blanche Landry et Alma Fortestall sont parties samedi, pour Biloxi, où elles vont passer quelque temps chez Mme Paul Gelpi.

Le Dr et Mme C. H. Bickam sont de retour de Boston où ils étaient allés voir leur fille, Mme Frederick Beebe.

Mme R. Labarre part lundi pour Biloxi. Sa sœur, Mme Gelpi, l'y attend.

Mlle Lydie Fourchy est actuellement chez Mme Del Coral, à la Baie St-Louis.

Mme J. B. Pelletier et ses trois enfants passeront le reste de l'été à Lewisburg, Lne.

Le mariage de Mlle Cécile Lafaye avec M. Emmanuel Duquin aura lieu le 27 août.

M. et Mme Arthur Voorhies sont de retour de St-Martinville, Lne.

M. et Mme A. Jones ont lancé des cartes annonçant le mariage de leur fille Alice, avec M. W. B. Spangenberg, qui a été célébré le 27 juillet.

Mlle Minette Pihé passe quelque temps à Mandeville, chez son amie Mlle Lang.

Mercredi matin, une assistance élite se pressait dans l'église St-Michel, où se célébrait avec solennité une messe nuptiale au cours de laquelle l'union de Mlle Mary Eléonore Elder et de M. Edward D. Séghers était bénie par Sa Grandeur l'archevêque Elder, de Cincinnati, oncle de la mariée qui officiait, assisté des Rév. P. P. Parole, Leduc, de la Baie St-Louis, et Coughlin.

La mariée portait une délicieuse toilette de satin blanc recouverte d'organdi et ornée de dentelles et de satin. Accompagnée par son frère, M. Henry Elder, elle a traversé la nef aux doux sons de la marche de Lohengrin exécutée par l'orgue et a rejoint à l'autel M. Seghers qui l'y attendait avec M. Morrison, son best man. La mariée était précédée de deux charmants enfants, et une fillette, la petite Miss Elder, remplissait auprès de sa tante, les fonctions de maid of honor. A l'issue de la cérémonie, un très beau déjeuner a réuni les parents des deux conjoints et quelques amis. M. et Mme Seghers sont partis le soir même pour leur voyage de noces.

Mlle Amy Bemiss est de retour d'Ocean Springs, Miss.

Mme Sidney White est à Warm Springs, Vie.

C'est à Long Island que Mlle Nina Bieland passe l'été.

Mme George Eastwick passera l'hiver à New York.

Mme William Muller, de Hammond, a fait un court séjour chez sa fille, Mme T. L. Bayne, à la Nouvelle-Orléans.

Une cérémonie religieuse à laquelle sont invitées quelques personnes aura lieu au couvent St Joseph de la rue St Philippe, le 25 août à dix heures du matin.

MLLE COUÉDON

Que devient Mlle Couédon, "inspirée de l'archange Gabriel ?"

Les trompettes de la réclame se sont tues. Mais Mlle Couédon n'en continue pas moins à recevoir beaucoup et à avoir une foi absolue, entière, aveugle dans sa mission.

La voyante donne quotidiennement ses consultations, de même que ses réunions à moitié publiques du jeudi et du dimanche, où sont admises toutes les personnes déjà connues et où elle parle des faits généraux.

Elle n'a pas cessé de recevoir et reçoit tous les jours une moyenne de quarante à soixante visiteurs qui ont pris rendez-vous depuis longtemps pour la plupart.

Malgré des journées aussi chargées, Mlle Couédon se porte très bien. —"Plus j'obéis à l'ange, dit-elle, mieux je me porte, si nombreuses que soient mes consultations."

La voyante persiste dans ses prédictions antérieures. Elle annonce, de plus, un ouragan d'une violence extrême auprès duquel la dernière tempête n'aura été qu'un léger orage.

Une trouvaille.

Dans une propriété de la province de Posen, en Prusse, on vient de trouver enfermées dans sept bottes 285 livres de monnaies d'or et d'argent.

On croit que ce trésor a été enfoui par le maréchal Davoust d'Auerstaedt en 1812 lorsqu'il se rendit en Russie. Quelques-uns croient plutôt que ces monnaies auraient été cachées sous terre pendant la guerre de 1856.

L'étude de la frappe de ces monnaies révèlera l'époque approximative de leur enfouissement.

Cette propriété appartenait au député bien connu Kantak, qui y découvrait, il y a une trentaine d'années, des pierres funéraires antiques de grande valeur archéologique.

---

partageaient désormais les faveurs de l'élève de Dubois avec la d'Averne et la Parabère, il s'arma de patience, et, pour se distraire sans doute, il entreprit à travers les compages des chevauchées sans nombre.

En seigneur soucieux du bien-être de ses vassaux, on le vit, au temps où les travaux retiennent aux champs les cultivateurs, s'arrêter dans les fermes, les chaumières ou les locatures, et, sans orgueil ni fierté, ne pas dédaigner les longs entretiens avec les paysannes, voire même avec les bergères et les servantes de ferme.

Elles sont si jolies, si fraîches, si accortes, les Berrichonnes au gentil bonnet plissé !

Et ce bonnet est tant petit qu'il ne faut vraiment pas s'étonner de ses tendances à s'envoler par-dessus les moulins.

Toutefois, soit qu'il eût achevé son enquête agricole, soit qu'il en fût las, soit enfin par tout autre motif, un jour vint où le baron, abandonnant la plaine, dirigea plus volontiers ses promenades vers le petit monastère de Mizeray, situé dans un pli de terrain, à quelques cents mètres du petit village d'Heugne, et qu'occupait alors une colonie de nonnes, de l'ordre des Annonciades.

Or, il advint quelque temps après, que l'une de ces nonnettes tomba aux pieds du curé d'Heugne qui était aussi aumônier du monastère, lui confessant que le diable l'avait tentée et qu'elle avait cédé au Malin.

Le curé était alors un vieillard octogénaire, bon comme le bon pain et dont la mémoire est encore vénérée par là : il s'appelait Jean Michu. Comment s'y prit-il pour que le diable ne revint plus tenter les Filles-Bleues ? Je l'ignore ; mais ce qui est certain, c'est que de ce moment, le baron cessa de prendre Mizeray pour but de ces excursions.

Ce fut vers cette époque qu'un épouvantable malheur accabla les paroissiens de Jean Michu. A la fin de l'automne, alors que toutes les récoltes étaient engrangées ou entassées en meules alentour le village, le feu du ciel, tombant sur l'une des maisons pendant un orage, l'incendia. Et l'incendie, avivé par un vent violent, se répandit par toutes les pauvres chaumières, consumant tout, maisons et récoltes. C'était non seulement la ruine, mais encore la faim, d'autant plus que, cette année-là, l'hiver fut extraordinairement précoce et rigoureux.

Pour soulager la misère de ses enfants selon l'Evangile, le bon curé Michu se multipliait. Malgré son grand âge, en dépit du froid, il allait de château en château, de bourg en bourg, de ferme en ferme, sollicitant des secours qu'on ne lui refusait point : ou a bon cœur en pays berrichon ! Mais, hélas ! on n'y était pas riche, en ce temps-là, et toutes ces aumônes étaient insuffisantes, encore qu'elles fussent nombreuses.

Et, à Heugne, dans les maisons crevées par les flammes, sous des toits hâtivement faits de quelques bourrées, manquant de pain, manquant de tout, hommes, femmes, enfants se mouraient de misère.

Combien il souffrait de son impuissance, pauvre curé Michu !

Le château de Palluau était le seul qu'il n'eût pas encore visité ; mais il n'ignorait pas que le baron, depuis l'aventure de la nonnette, était d'une mauvaise humeur persistante, et sentant bien qu'il n'était pas tout à fait étranger aux causes de cette mauvaise humeur, il redoutait un accueil au moins désobligeant.

Neanmoins, il prit son courage à deux mains, et par les chemins tout blancs de neige s'achemina vers Palluau.

—Eh bien ! curé, quel vent vous amène ?

—Ah ! monseigneur, celui du malheur !

Et le pauvre Michu d'exposer sa requête. Monseigneur était riche ; si monseigneur voulait ! Quelques louis pourraient alléger bien des souffrances.

Le baron l'écoutait avec un mauvais sourire ; puis, quand il eut fini :

—Allons, l'abbé, je vais vous prouver que je ne vous garde pas rancune dans l'affaire que vous savez. Pour relever toutes vos bicoques et mettre du pain dans la huche de tous ces manants, combien vous faut-il ?

Michu ne pouvait en croire ses deux oreilles. Une chance aussi inespérée l'effrayait, et il balbutia plutôt qu'il ne dit :

—Monseigneur, ils sont nombreux !.... Il faudrait bien, oui, il faudrait bien deux mille louis !

Puis, tout angoissé, le cœur étreint, il attendit, ainsi qu'un condamné son arrêt.

Le baron arpentait la salle, sifflant une fanfare. Il s'arrêta enfin brusquement :

—C'est entendu, curé, je vous les donne, à cette seule condition que, pendant cinq ans, le 6 juin, jour de mon saint patron, vous direz vous-même, en l'église d'Heugne, une grand'messe à mon intention.

—Daignez réfléchir....

—A quoi ?

—Je suis vieux, très vieux ; Dieu peut me rappeler à lui d'un moment à l'autre, je ne puis prendre l'engagement....

—C'est à prendre ou à laisser.

Le pauvre pasteur eut beau prier, supplier, il ne put rien obtenir, si ce n'est vingt-quatre heures pour réfléchir, et ce fut tout bouleversé qu'il reprit le chemin de son village.

En arrivant à la cure, sa servante lui apprit que le plus jeune des enfants de la Chauvaude était mort subitement pendant son absence.

—C'est ben sûr le froid et la misère, bonne sainte Vierge !

Et elle énuméra tous ceux que la mort avait déjà marqués.

—Ils mourront tous, tous, tous, mon Dieu ! se disait le bon curé, et ce sera ma faute. Mes pauvres enfants !

Il se réfugia dans sa chambre, une cellule, et là, tombant à genoux devant un vieux crucifix, il s'abîma dans une de ces longues conversations que l'on a avec Dieu aux heures des grandes souffrances, aux heures des douleurs suprêmes.

Lorsqu'il se releva, sa décision était prise, et le lendemain il retournait au château.

Le baron de Palluau, toujours en disgrâce et d'autant plus aigri, entama sans plus tarder une procédure tendant à la restitution des deux mille louis par lui prêtés, la clause principale du traité intervenu entre le défunt et lui n'étant plus exécutable.

L'archevêque de Bourges proposa de faire dire la dernière messe qui restait à dire par tel ecclésiastique qu'il plairait au requérant de désigner. Il refusa. L'archevêque offrit alors de s'en charger lui-même. Nouveau refus, et le procès s'instruisait quand arriva le 6 juin.

Les fidèles accoururent nombreux, car, en dépit des refus de ce bienfaiteur impie, l'archevêque avait délégué son grand vicaire pour remplacer le curé Michu.

Cependant, l'heure passait, et ce dignitaire ecclésiastique ne paraissait pas, non plus que ses acolytes.

Tout à coup, à la grande surprise de l'assemblée, les portes roulèrent d'elles-mêmes sur leurs gonds, et un homme, les traits violemment contractés, l'œil hagard, les vêtements en désordre, entra. Poussé par une force étrangère plutôt que par sa propre volonté, il se dirigea tout haletant vers le chœur : c'était le baron de Palluau.

A peine était-il dans l'église